

## Et la musique

Claude Gingras

---

Number 49, Winter 1967–1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58281ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Gingras, C. (1967). Review of [Et la musique]. *Vie des Arts*, (49), 69–70.



les vues topographiques ou idéales. La *Lagune* de Francesco Guardi, au musée Poldi-Pezzoli, à Milan, chef-d'œuvre si proche de notre temps, marque le point d'arrivée de l'école et préfigure l'art de Turner, de Constable, de Corot, de Manet, de Whistler et même de notre Morrice.

Giovanni-Antonio Canale, dit le Canaletto (1697-1768), est né et mort à Venise. Son père, décorateur de théâtre, lui apprit les principes de la perspective et de son art, mais des paysagistes flamands et hollandais, de passage en Italie, lui firent bientôt découvrir sa véritable voie. Il ne quitta guère sa ville natale si ce n'est pour un ou deux voyages à Rome et un séjour de près de dix ans à Londres, de 1746 à 1755, coupé de deux retours à Venise. Ses principaux clients se recrutaient parmi les Anglais, et devant la diminution de leurs commandes — causée sans doute par la guerre de la Succession d'Autriche — le Canaletto désira retrouver à Londres les grands seigneurs qui prisait son travail au point de lui acheter, non pas un ou deux tableaux, mais des séries entières de peintures de même format et dont les sujets tournaient autour du Grand Canal. Son principal protecteur, Joseph Smith, commerçant anglais qui habita longtemps Venise et y fut consul — Horace Walpole le traita méchamment de "marchand de Venise" — vendit à Georges III un ensemble d'œuvres du Canaletto comprenant cinquante-quatre peintures, cent quarante-trois dessins et un nombre considérable de gravures, aujourd'hui conservés au château de Windsor. Aussi, est-ce en Angleterre que se trouvent encore aujourd'hui la plupart des ouvrages, du Canaletto, et il convient à ce sujet de noter qu'il eut une influence considérable sur la formation de l'école anglaise du paysage.

Mais ce n'est pas du Canaletto peintre qu'il s'agit présentement mais bien d'un petit ouvrage d'un caractère particulier dans son œuvre et même dans l'histoire de l'art. Entre 1740 et 1744, l'artiste s'amusa à composer directement à la pointe une série d'eaux-fortes représentant des paysages réels ou des scènes composées arbitrairement au moyen d'édifices existants disposés suivant l'inspiration. Ce qui est étonnant, c'est la maîtrise technique qu'il atteignit d'emblée, sans avoir jamais auparavant pratiqué cet art difficile. Il y montre, par ailleurs, des qualités tout autres que celles qu'on admire dans ses tableaux et dans ses dessins mais qui n'en prennent pas moins leur source dans l'habileté consommée du dessinateur.

L'ouvrage, dont les suites complètes connues se limitent à deux, comprend un frontispice dédicatoire à Joseph Smith et trente eaux-fortes mesurant environ 12 pouces sur 17. Elles ont été réduites de moitié dans l'album de M. Kairen, qui renferme en outre quelques agrandissements de détails et des dessins préparatoires.

Longtemps négligées, les gravures du Canaletto n'ont retrouvé que récemment leur véritable place, et on n'a pas craint de les comparer à celles de Tiepolo et Piranèse, ses grands contemporains. La méconnaissance de leur secrète valeur poétique provenait de l'apparent prosaïsme des sujets et de la comparaison entre leur traitement un peu terne et les exercices savants des graveurs de traduction. On s'est enfin rendu compte de leur "variété calligraphique sans précédent", de la grande perfection du rendu des arbres et de la poésie nouvelle de la lumière, notamment dans les ciels qui ne sont pas sans rappeler, dans une technique différente, le

rayonnement lumineux des œuvres du Lorrain.

Artiste américain bien connu et écrivain, M. Kairen est un spécialiste des arts graphiques. Son excellente introduction, qui est d'un praticien, renferme nombre de considérations très pertinentes sur l'art et la technique du Canaletto peintre et graveur. Il montre bien que les gravures du Canaletto constituent une remarquable réussite à la fois parce qu'elles n'ont jamais été surpassées au point de vue de la technique et parce qu'elles traduisent avec grâce et clarté les fantaisies irrationnelles du rêve et de la vision. Il n'hésite pas à dire que la solitaire grandeur qui empreint les objets les plus ordinaires, le jeu réfléchi de l'ombre et de la lumière placent cet ouvrage du Canaletto parmi les chefs-d'œuvre de la gravure et même de tout l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Par une curieuse rencontre, l'excellent libraire François de Nobele vient d'éditer, à tirage limité, cette très rare suite; elle a été imprimée sur hollandaise, dans son format original, par le maître Jacomet.)

Sur Canaletto peintre, on consulera l'article de M. Antonio Maranzi paru dans le No 38 de *Vie des Arts* ainsi que l'excellent catalogue préparé par M. W. G. Constable pour la magnifique exposition rétrospective tenue au musée des Beaux-Arts de Montréal, en février 1965.

The Smithsonian Press, Washington, 1967; 20 p. et 44 illustr. en blanc et noir.

\*

Ce magnifique album, préparé sous la direction de J. Russell Harper et de Stanley Triggs, préfacé par Edgar Andrew Collard, renferme un portrait de William Notman, 174 photographies à pleine page, 39 illustrations et un hors-texte en couleur. Les photos sont distribuées en quatre sections: les Gens, les Villes, la Mer et les Campagnes.

Composé sans doute à l'occasion du Centenaire de notre constitution, cet ouvrage nous présente un choix de belles photographies prises dans toutes les parties du Canada. Il renferme en outre un excellent historique de la maison fondée à Montréal en 1856 par l'Écossais William Notman (1826-1891), continuée par ses fils et finalement acquise en 1934 par Associated Screen News, ainsi qu'un bon exposé des divers procédés photographiques utilisés. Notman se tenait au courant de toutes les nouveautés techniques, et l'une de ses spécialités était le photomontage qui consistait à grouper sur une même pellicule les photos des personnages et à les réunir en une action commune dans un décor fabriqué. L'atelier abondait en accessoires de toute sorte, et Notman ne reculait devant aucun truc pour obtenir l'effet recherché. L'album renferme plusieurs exemples de ces tours de force, notamment une partie de curling sur le Saint-Laurent, en face de Montréal, où figurent quelque 125 personnes.

Au milieu du siècle dernier, la photographie a presque tué l'art du portrait mais, par un ironique retour des choses, Notman fut conduit à utiliser les services de nombreux peintres pour les raccords et les fonds de ses photomontages. À côté de ces ouvrages plus ou moins artistiques, le livre renferme bon nombre de très belles photos, et la valeur historique de certaines d'entre elles est grande.

Le fonds Notman, qui comprend plus de 400 000 photos (sans compter celles de la

succursale de Toronto), est conservé au musée McCord de l'université McGill. Le choix des éditeurs n'était certes pas facile à faire, mais on peut dire que cet album nous donne une vivante image de notre pays à l'époque victorienne.

Montréal, McGill University Press, 1967, 250 pages.

## VIE DES ARTS

### ET LA MUSIQUE

L'opéra *Louis Riel* au Festival mondial, Expo 67  
par Claude Gingras

*Louis Riel* est une œuvre vocale avant tout: l'expression de la voix humaine y est poussée à ses limites et, pour obtenir les effets désirés, le compositeur n'hésite pas à délaissier les règles habituelles du discours humain, de la respiration même (les interprètes ont qualifié l'œuvre d'"enchanteable") et, au besoin, à faire taire l'orchestre complètement, laissant l'interprète seul avec le tempo, seul avec l'action dramatique, seul avec lui-même... La formule nous vaut des monologues chantés qui sont d'une audace et d'une force irrésistibles.

Opéra essentiellement vocal, donc, que ce *Louis Riel*, musique de Harry Somers, livret bilingue de Mavor Moore et Jacques Languirand, que la Canadian Opera Company de Toronto présentait à Montréal aux derniers jours du Festival mondial de l'Expo. À noter que la compagnie torontoise a réalisé là le triple exploit a) de monter un ouvrage canadien, b) de paraître à la toute fin du Festival, après Vienne, la Scala et le Bolchoï, c) enfin de se présenter à Montréal en pleine "guerre froide" Québec-Ottawa, si on me passe l'expression...

On aurait souhaité que l'œuvre fût *orchestrale* et *dramatique* au même titre qu'elle est *vocale*. Bien sûr, le premier mérite d'une œuvre qui s'appelle "opéra" est de servir avant tout la voix humaine et, en ce sens, Somers a pleinement réussi, mais on aurait préféré un plus parfait équilibre entre les différentes forces en présence.

Orchestrale, cette œuvre l'est, certes, et je n'ai rien contre la formule des monologues *sans* orchestre: je trouve tout simplement que l'orchestre aurait dû participer davantage à l'action; je trouve aussi que le compositeur aurait dû exploiter davantage ces effets de musique électronique diffusée de plusieurs sources à la fois.

Mais c'est du point de vue théâtral que l'œuvre appelle le plus de réserves. *Louis Riel* manque d'impact dramatique. Seul le personnage central, celui du chef de l'insurrection indienne au Manitoba, au siècle dernier, possède quelque consistance; il était d'ailleurs campé avec une conviction et un naturel extraordinaires par le baryton Bernard Turgeon, qui a fait entendre une grande et belle voix et donnait l'impression d'avoir joué le rôle des dizaines de fois tellement il s'y montrait à l'aise.



Les autres personnages sont assez faibles (celui de la mère, entre autres) et l'intrigue n'est pas de celles auxquelles le spectateur prend vraiment une part active. D'ailleurs, il y a dans *Louis Riel* un essaim de personnages mineurs (une trentaine) dont les interventions, à mon sens, nuisent à l'action. Les dialogues sont bons (on passe de l'anglais au français et vice versa avec une facilité incroyable!); on pourrait souhaiter qu'ils soient davantage corsés, mais n'oublions pas qu'ils sont tributaires d'une action dramatique somme toute assez faible.

Du double point de vue théâtral et visuel, l'œuvre vaut, sinon par son sujet, du moins par une mise en scène fort animée, de nombreux changements de décors à vue d'œil, des projections cinématographiques, des effets d'éclairages. Ici, la formule du cinéma-opéra est exploitée avec beaucoup d'imagination et de goût, et même si certaines trouvailles ne sont pas toujours parfaitement justifiées, elles ont au moins le mérite de ne pas nuire au déroulement musical. Le soir de la première, les costumes étaient trop fraîchement sortis de chez le nettoyeur (pour des insurgés, quand même . . .) et les maquillages étaient assez mal réalisés, mais ce sont là des détails.

En somme, *Louis Riel* est avant tout une œuvre musicale, une œuvre *vocale* même, le fait d'un compositeur de grand métier (Somers est l'un de nos compositeurs les plus intéressants, les plus "écoutables" et, je pense, les plus "exportables") et elle a été présentée avec un grand soin. C'est, sauf erreur, le premier opéra entièrement canadien (non seulement par ses auteurs mais encore par son sujet) et, dans l'ensemble, c'est une très belle réussite.

EMILIE N BRAIS, C. R.

AVOCAT

BUREAU 2314  
800 PLACE VICTORIA  
TÉL. 878-3551

MONTRÉAL

IXe BIENNALE DE SAO PAULO. Jack Bush, *Indian Red Low*. 69" x 100" (175,25 x 254 cm). Collection André Emmerich Gallery, New York.

Jacques Hurtubise, *Ephramille*. 72" x 60" (182,9 x 152,4 cm). Galerie du Siècle, Montréal.

